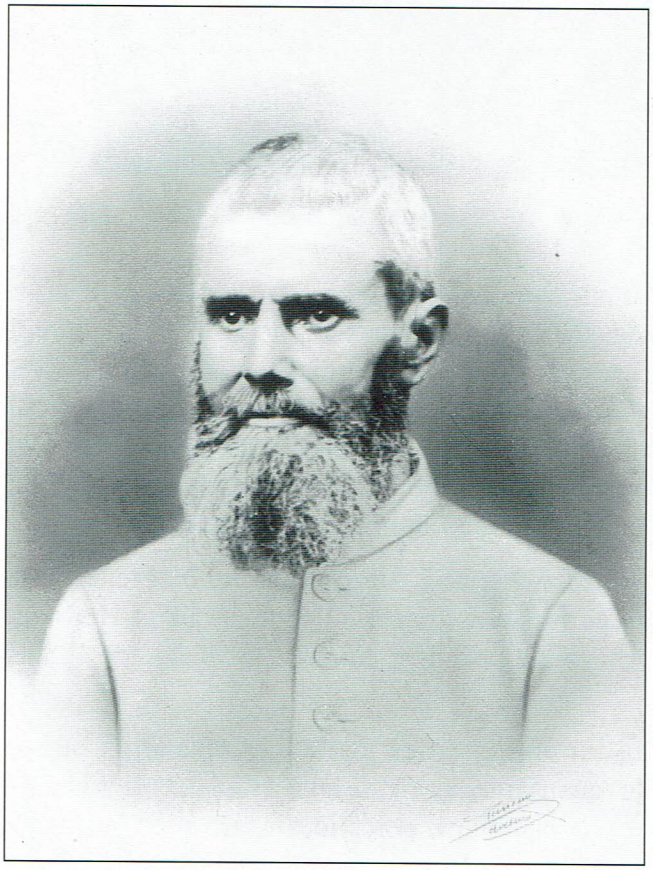
LE CAPITAINE JOUBERT
1842-1927

Madeleine CARTIER

Le 27 mai 1934 avait lieu, à Saint-Herblon, une cérémonie en l'honneur d'un enfant du pays, le capitaine Léopold Louis Joubert, décédé sept ans plus tôt en Afrique, sur les bords du lac Tanganyika. Un médaillon de bronze reproduisant ses traits, encastré dans une plaque de marbre noir portant, gravé en quelques lignes, un bref résumé de sa vie, fut apposé sur le mur est de l'église.

A cette occasion le chanoine Eriau, alors supérieur du collège Saint-Joseph d'Ancenis, prononçait l'éloge de Joubert et rappelait les grandes étapes de sa vie.(1)

La plupart de ses compatriotes ignoraient et ignorent encore aujourd'hui tout ou presque de cette vie pourtant riche d'action et toute remplie d'un héroïsme tranquille. En effet Joubert qui était la discrétion et la modestie même, ne voulut jamais que sa famille fasse état, au dehors de ce qu'il lui racontait, de sa vie à travers sa correspondance. Lui-même refusa toujours de répondre aux questions qui lui étaient posées lors de ses quelques séjours en France. Même ses enfants, plus tard, rendaient compte de la difficulté *" de lui faire raconter ses exploits "*.(2) Heureusement pour nous, la consigne de silence ne fut pas respectée absolument, ce qui permit par exemple au chanoine Boumier et à son successeur l'abbé Houdebine de recueillir les éléments de la grande biographie qu'ils consacrèrent à Joubert à partir de 1928, soit un an après sa mort.



Léopold Joubert (Photo Garreau)

Plus récemment en 1995, à la demande des descendants de Joubert, Charles Lourtie, lui-même descendant par alliance du capitaine(3), a publié une étude très documentée sur la période africaine de sa vie. Ayant eu accès non seulement à la correspondance de Joubert mais à l'ensemble de ses carnets, il a puisé aux meilleures sources, ce qui donne un intérêt tout particulier à son étude.

Bien qu'il ne soit pas aisé de résumer 85 années de vie bien remplie en quelques pages, il a semblé intéressant d'en retracer à grands traits les lignes de force ; ne serait-ce que pour sauver de l'oubli celui dont on a pu dire : *" cet homme là était quelqu'un qui mérite autant qu'un Stanley et un Livingstone de vivre dans la mémoire des peuples "*.(4)

Né le 22 février 1842 à Saint-Herblon, Léopold Louis était le deuxième fils de Jean-Baptiste Joubert qui exerçait la profession de marchand ou épicier selon les actes d'état civil de l'époque et de Marie-Rose Gautier, originaire de Mésanger, fille cadette de Jean Gautier et Marie-Mathurine Beauchêne.

Jean-Baptiste Joubert mourut jeune à l'âge de 35 ans, le 28 juin 1849 ; son épouse continua leur petit commerce et c'est alors que Jean Gautier quitta la Sébilière en Mésanger pour Saint-Herblon afin d'aider sa fille à la fois dans son activité et dans l'éducation de ses fils. (5)

Noble figure que ce Jean Gautier qui, aux côtés de sa fille, joua un rôle important dans la formation de Léopold durant ses années d'enfance et d'adolescence. Né en 1773 à Teillé, il n'avait que 16 ans quand éclata la Révolution. Issu d'une famille royaliste et catholique, il s'engagea très vite dans l'armée des Princes où il eut l'occasion de démontrer sa valeur.

En 1795, il fit partie de l'expédition de Quiberon. Fait prisonnier, il réussit à s'évader et à gagner l'Angleterre d'où il revint pour prendre part à la Chouannerie renaissante sous le commandement du comte de Châtillon qui avait succédé au vicomte de Scépeaux.

Mésanger - La Sébilière : la maison de ses grands-parents maternels où Joubert habita de 1871 à 1880.
(cliché B. Perrouin)

En octobre 1799, il participa à l'incursion surprise des royalistes qui aboutit à la prise temporaire de Nantes. La paix définitivement établie, il regagna la Sébilière où, en 1801, il épousa Marie-Mathurine Beauchêne, fille d'un ancien notaire royal. Ses faits d'armes lui valurent le brevet de lieutenant-colonel d'infanterie en 1799 et la Croix de Saint-Louis. Nul doute que cet aïeul prestigieux n'exerçât une profonde influence sur ses petits-fils, au cours des vacances passées à la Sébilière et plus tard lorsqu'il vint habiter Saint-Herblon, tout particulièrement sur Ludovic – c'est le prénom que Joubert porta toujours en famille – qui avait déjà l'âme chevaleresque.

Bien que son commerce ne fût pas d'un rapport très lucratif, Marie-Rose Joubert tenait à ce que ses fils reçoivent une solide instruction aussi, après quelques années à l'école de Saint-Herblon, les dirigea-t-elle vers l'institution Saint-Joseph d'Ancenis. Ludovic y entra en 1858, âgé de 12 ans révolus.

Saint-Joseph était alors comme aujourd'hui un établissement de solide réputation où les jeunes gens poursuivaient leurs études jusqu'à la quatrième latine. Elève studieux et sérieux, Ludovic fut rapidement classé parmi les meilleurs. De caractère gai et facile, sincère et enthousiaste il gagna vite la sympathie de ses condisciples et de ses professeurs et garda toujours un excellent souvenir des années qu'il y passa. (6)

A la rentrée de 1858 c'est cette fois le Collège de Combrée qui devait l'accueillir. Devenu institution de plein exercice depuis 1849, Combrée était, sous l'impulsion de Mgr Angebault, évêque d'Angers, en pleine rénovation. L'agrandissement et la reconstruction de bâtiments devenus trop petits s'achevaient justement cette année-là. Les élèves, venus de tout l'Ouest et au-delà, étaient déjà fort nombreux, plus de 300. Au dire des personnalités catholiques qui le visitaient, Combrée était le palais de l'éducation. (7)

Ici comme à Ancenis, Ludovic resta ce qu'il était, un garçon de taille moyenne, robuste, vif, ardent aux jeux comme à l'étude, spontané, attirant la sympathie. Bien qu'il se plaignît de sa mémoire, il était un très bon élève et s'épanouissait dans une communauté chaleureuse qui lui permettait de développer ses qualités naturelles, de même que sa foi et sa piété, déjà profondes bien que sans ostentation.

C'est à Combrée qu'il commença à se montrer curieux des événements d'Italie qu'il appelait *" les affaires "* et qu'il mûrit son projet de s'engager au service du Pape Pie IX menacé dans sa souveraineté temporelle. Pour résister à la fois aux *" chemises rouges "* de Garibaldi, ainsi qu'aux ambitions de Victor Emmanuel II et de Cavour qui voulaient réaliser l'unité italienne au profit du royaume sarde, le Pape avait levé une armée dont il confia le commandement au général Lamoricière, qui s'était distingué avec ses zouaves en Algérie lors de la prise de Constantine et qui avait reçu la reddition d'Abd-el-Kader. Lamoricière lança un appel aux volontaires, appel qui eut un grand retentissement dans la jeunesse, particulièrement dans l'ouest de la France où les convictions catholiques et royalistes étaient restées vivaces.

L'un des premiers à y répondre fut Athanase Charette de la Contrie, descendant de l'illustre chef vendéen qui demeurait alors à Couffé. On retrouve d'ailleurs parmi les défenseurs de la papauté plusieurs héritiers de ces *" Vendéens "*, dont Jean Clément Martin écrivait : *" au Portugal, en Espagne, en Italie, ils seront les derniers paladins de la fidélité royaliste et catholique, garantissant l'indépendance des Etats du Pape contre l'état italien jusqu'en 1870. "* (8)

Ludovic brûlait du désir de rejoindre les défenseurs du Pape. Il s'en ouvrit à sa mère lors d'une de ses visites à Combrée en avril 1860 et après qu'elle en eut accepté l'idée, il ne cessa de la presser d'accomplir les démarches qui lui permettraient de gagner l'Italie. A la fin du mois de juillet, après un bref séjour en famille, il s'embarqua enfin à bord du paquebot Vatican et le premier août, il arriva à Civita Vechia, puis à Rome, où, muni d'une recommandation que lui avait donnée Monsieur Piou, l'aumônier de Combrée, il fut admis dans le corps des Croisés commandé par Cathelineau, petit-fils de celui qu'on avait surnommé le saint de l'Anjou.

Ce corps ayant été rapidement dissous, il s'engagea alors dans le bataillon des Franco-Belges que dirigeait Monsieur de Becdelièvre, pour trois mois renouvelables. Entre les exercices qui règlaient la vie militaire, il prit le temps de visiter les grandes basiliques romaines. A l'occasion des cérémonies religieuses, il reçut la bénédiction de Pie IX pour lequel il professait une grande vénération et se vit remettre, comme aux autres volontaires, une médaille de la main du Saint-Père.

Le 18 septembre, ce fut enfin le baptême du feu à l'occasion de la bataille de Castelfidardo. Cavour, qui ne voulait pas se laisser devancer par les bandes de Garibaldi, avait lancé un ultimatum aux troupes pontificales et les Piémontais s'étaient déployés pour couper la route à Lamoricière qui cherchait à gagner Ancône pour s'y enfermer. Castelfidardo, une de ces défaites dont le nom sonne à l'égal d'une victoire. Les Piémontais disposaient d'une écrasante supériorité et, malgré une défense acharnée, les pontificaux de Pimodan furent battus. Joubert blessé fut fait prisonnier.

Rapatrié, il revint auprès des siens à Saint-Herblon et à Mésanger où sa robuste constitution eut vite fait de le remettre sur pied. (9) Cependant son affection toute filiale pour Pie IX et son sens du

devoir le ramenaient en pensée vers Rome. Dès la première quinzaine de juin 1861, il regagna l'Italie et rejoignit le bataillon Franco-Belge devenu officiellement depuis janvier le bataillon des Zouaves Pontificaux. Il fera partie désormais de ce corps d'élite et y gagnera ses galons jusqu'à ceux de capitaine, obtenus en décembre 1867. En Afrique il restera connu sous ce grade, il sera *" bwana kapiteni "*.

Les troupes françaises étant chargées de la surveillance des frontières des états pontificaux, frontières largement vulnérables, les zouaves furent surtout utilisés dans la répression du brigandage qui sévissait dans les forêts et les montagnes et dans la lutte contre les infiltrations des garibaldiens toujours actifs. Commença alors une période pendant laquelle la monotonie de la vie de garnison déçut de nombreux volontaires qui abandonnèrent et rentrèrent dans leur pays.

Fidèle entre les fidèles, Joubert, tout en souhaitant une activité plus conforme à son tempérament de soldat, ne désarma pas et de réengagement en réengagement donna dix années de sa vie au service du Pape. Ces années furent ponctuées par des événements plus ou moins importants relatifs à la vie militaire : poursuite des brigands, chasse aux garibaldiens, frictions avec les troupes françaises d'occupation, agression dont il fut victime en novembre 1865 qui se solda par des blessures à la tête et au bras ; il lui faudra plus d'un mois et demi pour se remettre... Preuve de l'estime dont il jouissait, le commandant de Charette ne voulut pas qu'il soit hospitalisé et le prit chez lui pendant la durée des soins.

Joubert, très souvent affecté à la formation des recrues, regretta de ne pas pouvoir prendre une part active aux opérations lors de la bataille de Montana. La situation en Italie demeurant stable, une permission de trois mois le ramena à la Sébilière, au mois d'avril 1868, lui permettant de retrouver sa mère et de revoir ses frères qu'il visita sur le chemin du retour de Rome.

La guerre franco-allemande de 1870 offrit enfin aux troupes de Victor-Emmanuel l'occasion qu'elles attendaient d'envahir ouvertement les états pontificaux et de marcher sur Rome. Charette et ses zouaves participèrent à la défense de la ville. A la porte Salaria, l'une des plus exposées, Joubert et ses hommes résistèrent à l'attaque des Piémontais. Mais le 20 septembre, à l'aube, le cessez-le-feu ordonné par Pie IX lui-même marqua la fin des combats. (10)

Rapatriés, les zouaves décidèrent avec Charette de rester groupés et d'offrir leurs services au Gouvernement de la Défense Nationale qui avait succédé à Napoléon III. Ils formèrent la *" Légion des Volontaires de l'Ouest "* qui prit part aux derniers combats et dont la valeur militaire fut reconnue par tous les chefs qui l'eurent sous leurs ordres.

Démobilisé après la défaite, Joubert regagna la Sébilière où il retrouva la vie paysanne et les travaux des champs, entrecoupés de visites de ses anciens compagnons d'armes, d'invitations auxquelles il s'efforça de répondre au moins de temps à autre. Il ébaucha même un projet de mariage avec la sœur de son ami Dominique Delahaie, futur sénateur de Maine-et-Loire, projet qui ne put aboutir. Il fut quelque temps secrétaire de Charette et précepteur de son fils au château de la Contrie en Couffé.

En janvier 1880, répondant à l'appel du Cardinal Lavigerie qui recrutait des auxiliaires laïques pour assurer la sécurité de ses missionnaires, il s'embarquait pour l'Afrique via l'Algérie. Une nouvelle aventure commençait qui allait occuper le reste de sa vie. L'Afrique était alors au centre d'intérêts divers, tant pour les nations européennes qui cherchaient à se constituer des empires coloniaux que pour les Eglises qui y voyaient un champ d'évangélisation.

En 1874 Léopold II de Belgique avait fondé l'Association Internationale pour l'exploration de l'Afrique dont le but était d'organiser des expéditions vers l'Afrique équatoriale et la région des

Grands Lacs. De son côté, Monseigneur Lavigerie voulait porter la lumière de l'évangile dans ces contrées et dès 1878 il y envoyait les premiers missionnaires, puis l'année suivante une seconde caravane. Ces premières tentatives de pénétration à partir de la côte orientale de l'Afrique révélèrent tout de suite les obstacles importants qui se dressaient sur la route des voyageurs.

Les deux premières caravanes envoyées par le Cardinal se soldèrent pratiquement par des échecs. Nombreux furent ceux qui succombèrent en chemin, tant parmi les Pères que parmi les auxiliaires laïques, presque tous anciens zouaves pontificaux, qui encadraient les askaris. Lavigerie avait pris l'initiative de faire appel à des auxiliaires laïques, à la demande d'ailleurs des Père Blancs de la première caravane, d'autant qu'il interdisait aux missionnaires de faire usage de leurs armes, même en cas de légitime défense.

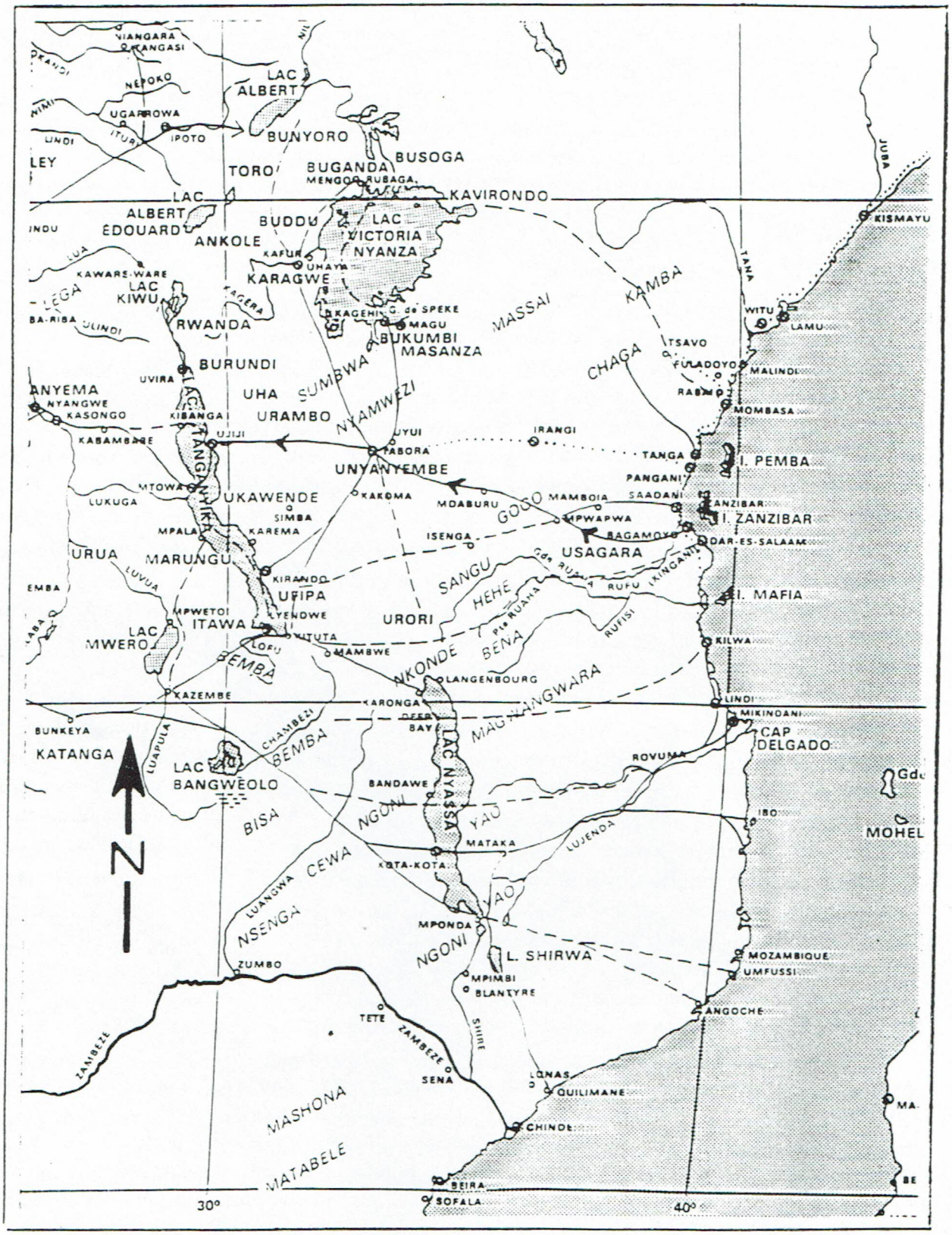
Dès son arrivée à Alger, Joubert s'attaqua à la préparation minutieuse de l'expédition qui devait conduire la troisième caravane des Pères Blancs jusqu'aux rives du Tanganyika. Avec son sens de l'organisation il réunit tout le matériel nécessaire : armes, munitions... Rejoint au mois de février par vingt auxiliaires belges et hollandais, il se fit instructeur non seulement sur le plan du maniement d'armes mais encore en leur apprenant les rudiments de plusieurs métiers qui pourraient leur être utiles lors de leur séjour africain. Les auxiliaires s'engageaient pour trois ans minimum et devaient pouvoir, si les circonstances le permettaient, se transformer en bâtisseurs, agriculteurs... voire en catéchistes.

Pour raison d'économie le nombre des auxiliaires fut ramené à huit pour accompagner les sept missionnaires de l'expédition. Le départ eut lieu le 6 novembre 1880. Un mois de traversée sans histoire et ce fut l'arrivée à Zanzibar. L'île, principale place de commerce de l'Afrique orientale, était alors à son apogée. Le sultan étendait son influence et son protectorat jusqu'aux limites du Congo. Outre ses richesses propres, Zanzibar voyait affluer les produits de l'intérieur : ivoire, cuivre. C'était aussi la plaque tournante du commerce des esclaves pour les marchés de l'Océan Indien.

A l'arrivée sur le continent, à Bagamoyo, les voyageurs furent chaleureusement reçus par les Pères du Saint-Esprit qui avaient là un établissement florissant. Joubert se mit aussitôt à organiser la caravane qui devait les mener jusqu'au Tanganyika. Il recruta 170 porteurs, 15 askaris, ces soldats du sultan qui, encadrés par les auxiliaires, assureraient la sécurité de l'expédition, et 15 ânes pour servir de montures. Dès ce premier contact, ils eurent une idée de ce qui les attendait car l'un des Pères et un auxiliaire succombèrent, pris d'une fièvre maligne. Cependant, dans les premiers jours de janvier 1881, ce fut le départ. Le voyage de Bagamoyo jusqu'au Tanganyika allait durer 13 mois. Outre les difficultés inhérentes au terrain, les voyageurs eurent à lutter contre la rigueur du climat, les attaques de fièvres qui rendaient la marche épuisante. Il fallut également faire face à la paresse, voire à la désertion des porteurs, à l'indiscipline des askaris, aux exigences des roitelets noirs auxquels ils devaient payer le *" hondo "*, tribut destiné à obtenir le droit de passage sur leur territoire.

En février 1881 ils atteignirent le village de Mpwapwa où Joubert eut l'heureuse surprise de retrouver un de ses anciens condisciples du collège d'Ancenis, le capitaine Bloyet. Au début de mars ils arrivèrent à Mdaburu et y établirent leur campement. Joubert, atteint par les fièvres, en réchappa in extremis, mais en garda cependant des troubles de la vue et de l'ouïe. Le belge Staes lui, mourut en quelques jours. C'est là qu'ils apprirent la nouvelle de l'échec de la caravane de 1879 et qu'il fut décidé d'établir un poste à Tabora entre la côte et la région des Grands Lacs.

Après une assez longue pause, Joubert, trois Pères et deux auxiliaires se mirent en route vers Tabora pour rejoindre le Père Guillet qui les avait précédés. Ils effectuèrent en 15 jours un trajet de 400 kilomètres à travers un pays dévasté, dont les villages avaient été incendiés par un chef noir redouté du nom de Mirambo . Au cours de cette étape ils découvrirent les restes de l'expédition de l'anglais Penerose, disparu quelques années auparavant. L'arrivée à Tabora permit à chacun de jouir d'un repos bien gagné.



Carte des principales routes de pénétration en Afrique de l'Est vers 1880.

← ←= *Trajet de Joubert de Bagamoyo à Ujiji, via Tabora.*

Echelle = 1 : 26.000.000

Extrait de l'étude de Charles H. LOURTIE
reproduite avec l'aimable autorisation de l'auteur

L'ultime étape jusqu'à Ujiji ne se fit pas sans mal, les porteurs refusaient d'avancer et désertaient par crainte de Tippu Tip un chef noir qui guerroyait dans la région. Dans les premiers jours de Janvier 1882, soit un an après avoir quitté la côte, ils arrivèrent à Usindi sur le territoire de Mirambo où, contre un tribut, ils obtinrent un guide qui les conduisit à Ujiji. La caravane y arriva enfin le 7 février 1882. A la fin du même mois, Joubert s'installa dans la région du Masanze au bord du lac Tanganyika. Il y trouva le Père Droneau, ancien zouave pontifical.

Les progrès de l'évangélisation de cette région étaient assez considérables. Le souci des missionnaires était le manque de personnel et de ressources financières. Restait toujours, toutefois, la crainte d'une attaque venue de l'extérieur. Joubert et ses compagnons s'employèrent à mettre la mission à l'abri des incursions éventuelles, en l'entourant de palissades. Ils défrichèrent les alentours et y développèrent des cultures vivrières.

Déjà en 1882 une jeune chrétienté prenait corps, formée par de jeunes catéchumènes élevés par les Pères. Joubert s'attacha à les former au maniement des armes pour assurer leur défense si nécessaire. Entre temps il accompagnait les Pères dans leurs explorations pour trouver de nouveaux lieux propices à d'autres installations . Ainsi fut fondée, par exemple, la station de Kibanga où il fit construire un *" boma "* village fortifié qui comportait, outre la chapelle, un orphelinat, une école, des ateliers, des magasins. Aidé de Visser, un des derniers auxiliaires de la troisième caravane, il s'ingénia à organiser la vie de la mission en lui procurant tout ce qui lui était nécessaire. En même temps, Joubert se faisait instituteur et souvent catéchiste.

L'influence de la mission ne cessait de grandir et suscitait de grands espoirs. De plus une quatrième caravane dirigée par le Père Coulbois était annoncée, grâce à laquelle de nouvelles stations allaient pouvoir être créées.

A la fin de l'année 1884, la santé de sa mère inspirant de sérieuses inquiétudes, et étant lui-même très fatigué, Joubert décida de regagner la France ; il quitta Kibanga accompagné de Visser le 5 novembre. Ils arrivèrent à la côte au début de mai 1885. Ils avaient fait route avec une caravane qui conduisait des esclaves et avaient une fois de plus constaté les ravages causés par ce honteux trafic. De Zanzibar ils s'embarquèrent pour Alger où Joubert apprit la triste nouvelle du décès de sa mère. Le 7 juillet, enfin, il arrivait à la Sébilière au terme de sa longue absence.

Ce même mois de juillet il fut convié à une réunion de ses anciens compagnons d'armes, à l'occasion des noces d'argent de leur régiment où il fut ovationné et fêté par tous ceux qui étaient rassemblés autour de Charette, leur chef prestigieux. A la Sébilière il goûta un repos bien nécessaire, entouré de sa parenté et de ses amis auxquels il rendit visite, chacun voulant le voir et l'entendre raconter ses aventures.

Cependant en Afrique l'évolution de la situation causait quelques inquiétudes. Léopold II souhaitait que les Pères Blancs prennent en charge les stations de Mpala et de Karema, ce que Lavigerie avait accepté à titre provisoire. Le Belge Storms qui commandait le poste de Mpala avait laissé en partant une petite troupe armée qui devait assurer la sécurité de la mission. Les Pères s'aperçurent très vite qu'ils ne pouvaient se fier à ces soldats qui commettaient bien des exactions. D'autre part, certains chefs de la région se rebellèrent et devinrent menaçants. Les missionnaires ne voyaient leur salut que dans le retour de Joubert. Le cardinal Lavigerie sollicita donc celui-ci qui accepta sans hésitation.

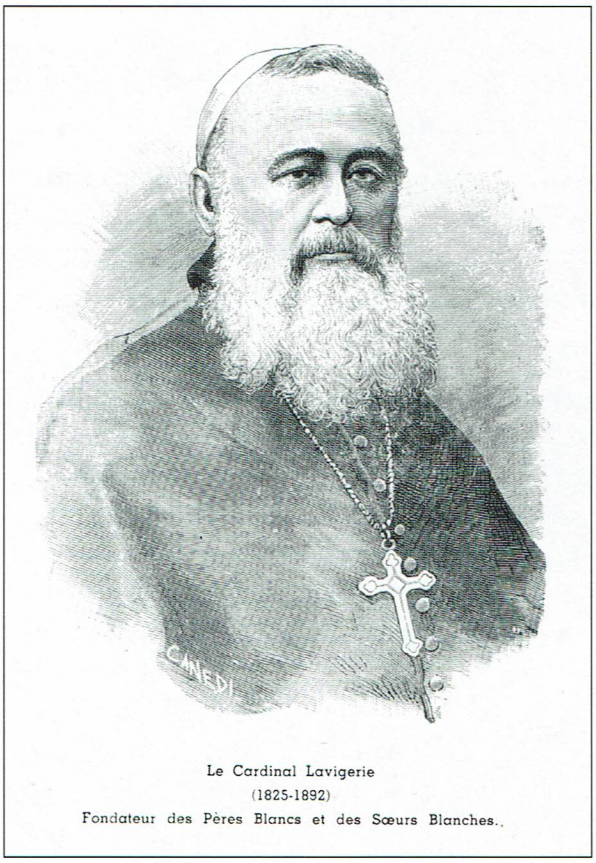
Le 9 mai 1886, il s'embarquait à Marseille, arrivait le 14 juin à Zanzibar et fin décembre à Karema où il séjourna deux mois avant de gagner Mpala au mois de mars 1887. Dès son arrivée, il se trouva confronté à tous les problèmes soulevés dans la région. Joubert, à qui le Cardinal Lavigerie avait confié l'autorité, tant civile que militaire, ne tarda pas à prendre les mesures qui

s'imposaient pour ramener la tranquillité dans la région. Cette attitude rendue nécessaire par la situation, se heurta à l'intransigeance du Père Coulbois qui ne voulut pas admettre que lui échappe une responsabilité qu'il prétendait assumer seul, bien que résidant loin de Mpala. Il fallut que Lavigerie arbitre le conflit entre les deux hommes et tranche nettement en faveur de celui qu'il appelait *" Saint Joubert "*.

En 1888, il marqua nettement sa volonté de vivre définitivement en Afrique en épousant une jeune fille noire, une ancienne petite esclave rachetée par les Pères et élevée à la mission. Elle s'appelait Atakae mais reçut au baptême le nom d'Agnès. Le mariage eut lieu à Mpala le 13 février 1888. Joubert avait 46 ans. Cette union fut heureuse ; Madame Joubert, qui éleva 9 enfants, seconda parfaitement son mari pour soigner les malades, catéchiser les petites filles et pour continuer toutes les tâches qu'il accomplissait en faveur de la mission.

Le retour vers la côte, alors qu'il regagnait la France, avait permis à Joubert de voir de près l'activité des esclavagistes conduisant vers Zanzibar les cortèges de pauvres captifs enchaînés et tués lorsqu'ils ne pouvaient plus avancer. Dès son retour il entreprit de lutter contre cette exploitation de l'homme. Il s'attaqua non seulement aux traitants arabes mais aussi et surtout aux chefs indigènes qui se faisaient leurs pourvoyeurs en attaquant, pillant et brûlant les villages pour se procurer des esclaves.

Il commença par réglementer la vente et l'achat des esclaves dans tout le territoire des chefs qui s'étaient placés sous la protection de la Mission. Il n'avait pas les moyens, en effet, de faire cesser brutalement ce commerce. Ensuite il interdit d'exporter les esclaves d'où l'impossibilité pour les traitants de s'approvisionner. Enfin les étrangers au territoire considéré n'eurent pas le droit de s'y fournir en esclaves. Lui-même et les Pères achetèrent, chaque fois qu'ils le purent, les esclaves qui passaient sur leur territoire pour être vendus ailleurs.



Le Cardinal Lavigerie
(1825-1892)
Fondateur des Pères Blancs et des Sœurs Blanches.

Ces décisions du capitaine engendrèrent un certain nombre de conflits avec des chefs locaux qui tiraient profit des razzias alimentant le trafic. Aussi fut-il obligé de déclencher des opérations militaires contre un certain nombre d'entre eux. Ceux qui lui causèrent le plus de difficultés par l'importance des moyens qu'il fallut mettre en œuvre pour en venir à bout furent Mohamadi, Rutuku, Katele. Joubert en sortit victorieux, ce qui encouragea nombre de chefs moins importants et plus vulnérables à se placer sous sa protection, mais provoqua aussi une vive réaction des traitants arabes d'Ujiji, en particulier de l'un des chefs les plus puissants appelé Rumaliza. Malgré une situation pleine de risques pour la mission de Mpala, celui-ci ne réussit pas dans l'attaque qu'il lança contre elle. Une seconde tentative fut arrêtée, avant de se développer, par l'annonce de l'arrivée des caravanes de secours dont celle conduite par le capitaine Jacques.(11)

Le cardinal Lavigerie avait décidé de susciter en Europe une réaction contre l'esclavage auquel ses missionnaires étaient journellement confrontés. En novembre 1889, une assemblée internationale aboutit à la création de sociétés antiesclavagistes chargées de réunir des fonds pour le financement des expéditions destinées à lutter contre ce fléau. L'expédition de Jacques en était l'avant-garde. Celui-ci rejoignit Joubert à Saint-Louis du Mrumbi, le *" boma "*, village fortifié, que Joubert avait édifié sur les ruines de celui de Katele. Jacques remit à Joubert sa lettre de naturalisation congolaise et son brevet de capitaine de la Force Publique. Il lui fit prêter serment d'obéissance aux lois de l'Etat Indépendant du Congo, puis il continua sa route pour s'établir dans un boma qu'il baptisa Albertville. (12)

Jacques ne manqua pas de son côté de rencontrer d'importantes difficultés dans sa lutte contre les esclavagistes et dut faire appel à l'aide de Joubert. Ce n'est qu'en 1894 que la région fut débarrassée de ce problème.

L'action de Joubert ne fut pas toujours reconnue, même parmi les missionnaires, et ses supérieurs lui reprochèrent parfois de prendre trop au sérieux sa mission et la défense des populations qui lui avaient fait confiance. L'exploitation économique du territoire, telle qu'elle se développait, ne concordait pas avec l'idée qu'il se faisait de sa mission. Il fut en butte à de nombreuses tracasseries de la part de l'Administration, dès lors que le territoire devint une partie de l'Etat Indépendant du Congo et que les rapports avec les Arabes s'orientèrent vers une phase de collaboration. Le comble du ridicule fut atteint quand on lui signifia en 1901 que son mariage religieux n'était pas légal et qu'il devait en conséquence se marier civilement alors qu'il avait près de 60 ans.

Le capitaine Joubert ne fut pas seulement un soldat mais il se transforma, autant que nécessaire, en infirmier, voire en médecin qui aidé de son épouse compatissant à toutes les misères physiques, ne refusant jamais lorsqu'il était appelé, de jour comme de nuit, de se rendre au chevet des malades. A partir de 1894, il fut secondé dans cette tâche par Joseph Gatchi un ancien esclave racheté encore petit et élevé en Europe, qui avait fait de solides études de médecine.

Il fut un administrateur compétent, un juge équitable qui fit régner la paix entre les particuliers et les villages toujours prêts à se faire la guerre.

Dès son arrivée en Afrique, il avait également réussi à produire toute sortes de plantes variées, légumes, blé, maïs, dont la mission tirait une partie de sa subsistance. Il réclamait souvent à ses parents et amis qu'on lui envoyât des graines pour ses essais de plantation. Il tenta même, mais sans y parvenir, de faire pousser de la vigne.

Joubert répondit toujours généreusement à ce qu'on attendait de lui selon les besoins du moment, tour à tour juge, administrateur, bâtisseur, mais aussi évangélisateur, catéchiste, éducateur…

Au début du siècle, dans les années 1900, la maladie du sommeil, jusque-là à l'état endémique, commença à s'étendre et en 1907 ravagea la plaine du Mrumbi. En 1909, l'ordre fut donné de faire déménager la population non atteinte.

Bien qu'âgé de près de 70 ans, Joubert se mit une fois de plus en campagne pour trouver un lieu propice à la réinstallation de la population de Saint-Louis. Il choisit un emplacement au bord de la rivière Moba et en six mois reconstruisit un village où s'installèrent les survivants. Il fit édifier un orphelinat, un hospice et un dispensaire. Ce nouveau village prit le nom de Sainte-Marie de Moba. Joubert devait y finir ses jours auprès de sa famille. En construisant sa propre maison, le 21 octobre 1910, il fit une chute du haut d'un échafaudage et heurta le sol de la tête. Cet accident mettait sa vie

en danger et dans l'angoisse de tous il reçut les derniers sacrements. Sa robuste constitution, qu'il garda jusque dans son grand âge, lui permit de se remettre, mais à partir de ce moment-là, il perdit peu à peu l'usage de l'ouïe et de la vue. Il continua jusqu'au bout à s'occuper de tous. Jusqu'au bout aussi il continua ses visites à la chapelle, y puisant le courage et la force dont il avait besoin pour chaque jour.

Il s'éteignit le 27 mai 1927 à l'âge de 85 ans. A la nouvelle de sa mort, une foule composée de chrétiens ou non tint à rendre hommage et à témoigner sa reconnaissance à celui que tous considéraient comme un père. ■

LÉOPOLD JOUBERT
NÉ À SAINT-HERBLON LE 22 FÉVRIER 1842
CAPITAINE AUX ZOUAVES PONTIFICAUX
BLESSÉ A CASTELFIDARDO (1860)
CAMPAGNE DE FRANCE (1870-1871)

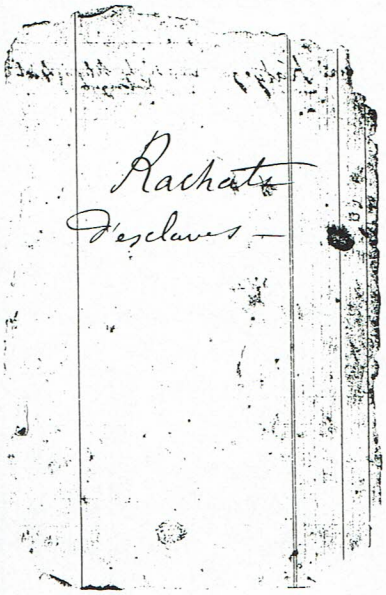
PARTI EN AFRIQUE CENTRALE EN 1880. POUR COMBATTRE LES ESCLAVAGISTES. LA PACIFICATION FAITE, RESTA AU CONGO BELGE POUR CATÉCHISER INSTRUIRE ET SOIGNER LES PAUVRES NOIRS. DÉCÉDÉ À SAINTE MARIE DE MOBA LE 27 MAI 1927

PRIONS POUR LUI ! QU'IL INTERCÈDE POUR NOUS !

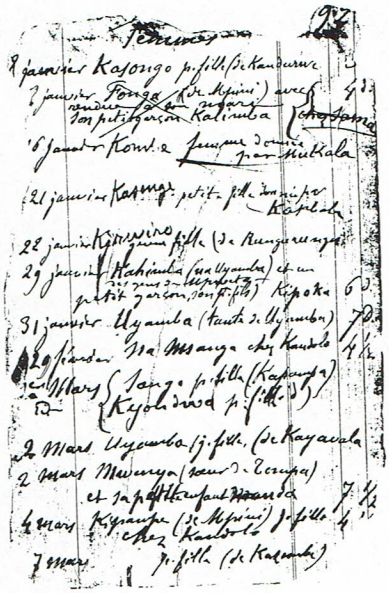
❖

Mémorial de Joubert dans l'église de Saint-Herblon

Volontaires de l'Ouest
en uniformes de zouaves



Extrait de l'ouvrage
de Charles H. Lourtie



Extrait de carnets de Joubert
" Rachat d'esclaves "

NOTES :

(1) *" Un chevalier-apôtre " Journal d'Ancenis* du 3 juin 1934. Compte rendu de la cérémonie par Tony CATTA
Chanoine J-B. ERIAU : *Le Capitaine Joubert chevalier et apôtre 1842-1927.* Imprimerie J. Fromageau, Angers, 1934
(2) Lettre de l'abbé Joubert, l'un des fils du Capitaine, à M. le supérieur de Combrée. De son côté le capitaine JACQUES futur héros de Dixmude écrivait : *" Jamais il ne parle de lui et c'est très difficile de lui arracher quelques mots sur ses hauts faits" "*
(3) Charles LOURTIE est l'époux de Raphaëlle Joubert l'une des petites-filles de Joubert.
(4) R.P. ULRIC supérieur des Pères Blancs cité par l'abbé HOUDEBINE.
(5) Ludovic avait été précédé au foyer des Joubert par Stanislas et fut suivi par Jean et Athanase, le frère dont il fut le plus proche, si l'on en juge par l'importance de la correspondance qu'il entretint avec lui.
(6) Il manquait rarement dans ses lettres de demander à sa mère de présenter ses respects à *" ces messieurs d'Ancenis ".*
(7) Selon le mot de l'évêque d'Orléans.
(8) J.C. MARTIN : La Vendée, une guerre et sa mémoire. Dossier de *Notre Histoire* N° 106, décembre 1993.
(9) Madame Joubert résidait encore à Saint-Herblon. Le dénombrement de la population de 1861 donne la famille Joubert comme résidant au bourg. Il semble qu'elle ait gagné Mésanger à la Toussaint 1861.
(10) Pie IX ne voulait pas qu'il fut dit que "le vicaire du Christ, bien qu'injustement attaqué, ait consenti à une grande effusion de sang ".
(11) Le capitaine JACQUES né à Stavelot en Belgique en 1858, futur général, héros de Dixmude pendant la guerre de 1914.
(12) Joubert avait accepté l'idée d'être naturalisé citoyen de l'état indépendant du Congo, ce qui désarmait la méfiance dont il était l'objet de la part de l'Administration belge tout à la fois à cause de sa nationalité française et de son influence sur les populations de la région.

SOURCES :

G. CHÉRON : Histoire de Mésanger Tome 1 pp. 278-283
Chanoine BOUMIER et abbé HOUDEBINE : *La vie chevaleresque de JOUBERT l'africain.*
Institution libre de Combrée.
Biographie parue dans le bulletin trimestriel de l'Association Amicale des Anciens Elèves, de septembre 1928 à février 1938.
Charles H. LOURTIE : *Le Capitaine Léopold Louis Joubert (1842-1927) au Tanganyika.*
Neuville-en-Condroz (Neupré-Belgique) 1995.

MES REMERCIEMENTS :

S'adressent à M. LEROY, président de l'Association Amicale des Anciens élèves de Combrée, ainsi qu'à M. Charles LOURTIE qui m'ont aimablement autorisé à utiliser les études citées, particulièrement riches de renseignements sur Léopold Joubert.

❖ ❖ ❖